

Du côté des revues

Nicolas Tremblay

Numéro 109, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37665ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2003). Compte rendu de [Du côté des revues]. *Lettres québécoises*, (109), 55-56.

Du côté des revues

REVUES | NICOLAS TREMBLAY

COMBATS, vol. 6, n^{os} 1-2, printemps-été 2002, 46 p., 6 \$.
(20, rue Saint-Charles Sud, C.P. 1097, Joliette, Québec, J6E 4T1,
andr.baril@sympatico.ca)



La revue d'idées *Combats* s'entretient, dans son dernier numéro, avec le philosophe Georges Leroux, qui vient de publier une traduction française de *La République* de Platon chez Garnier-Flammarion. S'expliquant d'abord sur la place qu'il occupe dans le milieu intellectuel québécois, Leroux, notamment professeur à l'UQAM, précise que, dès ses débuts en 1960, pendant qu'émergeaient les courants partipriste et marxiste, il a tenté d'introduire une approche pluraliste de la philosophie au Québec. À partir de ce moment, la

société québécoise s'ouvrait progressivement, malgré son intérêt presque exclusif pour l'histoire et la littérature, aux concepts abstraits et universaux de la philosophie. La contribution de Leroux (qu'il juge modeste) consiste à rendre disponible depuis lors la pensée philosophique aux non-initiés, projet dans lequel s'inscrit la traduction de *La République* de Platon. Ce texte, étudié depuis saint Augustin et Descartes, a connu une pluralité d'interprétations, jusqu'à celle individualiste, qui est le fait de notre époque qui a jugé bon de dépolitiser *La République* pour en préserver seulement l'aspect métaphysique. Selon Leroux, il faut au contraire garder intacte la critique platonicienne de la démocratie, où réside son actualité. Ce que fait sa traduction, dont il assure l'accessibilité pour tous, sans qu'elle néglige pour autant les complexités du texte.

On trouvera, entre autres choses, dans ce numéro double, des réflexions sur le sacré, sur le politique, la place de l'artiste dans la société ainsi que sur le peintre Riopelle et sur le philosophe Habermas.

ESTUAIRE. LE POÈME EN REVUE, n^o 109,
« Délires extrêmes », mai 2002, 112 p., 11,50 \$.
(C.P. 48774, Outremont, Québec, H2V 4V1,
administration@estuaire-poesie.com)

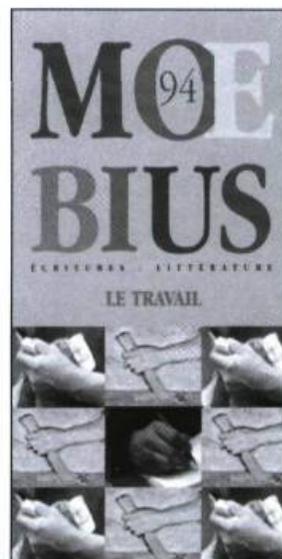
Selon les voix de plusieurs poètes du numéro 109 d'*Estuaire*, l'homme est en reste avec le monde. Il naît comme obligé envers lui, de sa vie qu'il paye à la fin. On traîne avec soi, comme une lourde charge de dettes sur ses épaules, le fardeau de son être, qui est, pour France Cayouette, rien de moins que l'ombre du corps « bien en laisse / à mes pieds », quelque chose comme une « hécatombe » (p. 10), ramenée à l'échelle d'une vie. L'« histoire [est] dans l'immensité des yeux » (p. 15), écrit Dominic Gagné, autre énoncé qui renvoie la propriété qualitative du temps et des choses, leur abîme de responsabilité et de morts, à la



perception subjective d'un regard. Au fil du temps, une « corde » pour Hélène Monette, on apprend néanmoins à se délester, à lâcher prise, à tomber puis à aimer. Car la vie, c'est bien une perte, on y gagne, d'après les mots de Monette, à se laisser aller, à se perdre dans son obscurité, en abandon, là où un peu de lumière scintille, faiblement. Tant que la « terre épuisée / s'agrippe à l'essentiel » (p. 25), dit le texte de France Boucher, il reste une lueur d'espoir, une infirme parcelle d'un rien qui fait battre le sang, la part d'une vie pas encore morte. Miron a une expression, la « force fracassée », pour désigner cela : cette forme d'espoir désespéré dont la dette originare marque la vie de tout sujet contraint à marcher dans un monde déçu de lui-même et à qui il faut, par notre souffle, re-dire sans cesse ses infinies possibilités, pour le ranimer.

MÆBIUS. ÉCRITURES / LITTÉRATURE, n^o 94,
« Le travail », été 2002, 154 p., 10 \$ (Triptyque, 2200, rue Marie-Anne
Est, Montréal, Québec, H2H 1N1,
triptyque@editiontriptyque.com)

Guy Perreault (qui fournit lui-même une série d'aphorismes sur le sujet) a réuni, pour *Mæbius*, quelques textes sur le thème du travail. Steve Savage note au passage, dans un texte inclassable (le meilleur du numéro selon moi), que le mot « travail », dont l'étymologie l'associe à la torture, véhicule aujourd'hui une connotation productiviste qui l'éloigne tendancieusement (idéologie technocratique oblige) de sa signification première, à caractère plutôt passif qu'actif. Il dit des arbres, par exemple, qu'ils sont des « manches sans poigne ». Avant même que la matière de l'arbre ne soit travaillée par la main de l'homme, elle contient en puissance la forme de son objet, de son produit. C'est une force tranquille, comme endormie et latente. De la même manière



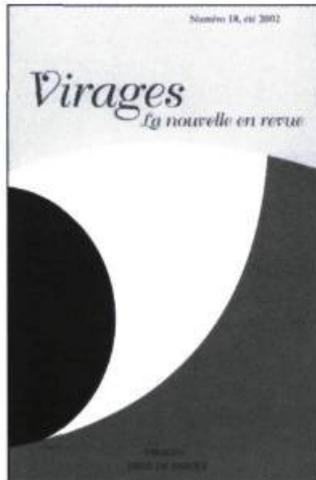
qui l'on dit d'une femme qui accouche qu'elle est en travail, suggère Savage, en attente de la fin, subissant l'événement inconscient de la mise en marche du corps autonome, on n'est maître que de son temps perdu au travail, rempli à ras bord, travail à temps plein dont on endure, comme Sisyphe, le supplice sans temps mort. Perreault, au détour d'une phrase, écrit qu'on n'a qu'une chose à exprimer à quelqu'un qui se trouve un nouvel emploi, ses condoléances.

Le travail, dans ce numéro de *Mæbius*, équivaut à une petite mort qu'on subit, à petit feu, c'est le début de la fin de l'âge des rêves et de l'enfance. On n'y gagne pas son pain ni son ciel, au contraire, on y perd sa vie. André-Guy Robert le montre bien, dans « Un autre lundi », que c'est bien avec peine qu'on s'y rend, comme à reculons, s'empêtrant dans les obstacles mis sur le trajet entre la maison et le bureau.

Mais encore faut-il se dire, rappelle Savage, que la généalogie du travail fonctionne à rebours, que c'est dans son œuvre que se réalise l'artisan, par exemple. Qu'est-ce une dent sinon le comblement d'un trou ? écrit-il. Sans travail, le monde ne se tiendrait pas debout, comme une sculpture sans socle. C'est donc un mal nécessaire, que l'homme doit occuper, tous les jours, pour vivre.

VIRAGES. LA NOUVELLE EN REVUE, n° 18, été 2002, 96 p., 7 \$. (260, rue Adelaide Est, boîte 132, Toronto, Ontario, M5A 1N1, direction@revuevirages.com)

Il faut lire le numéro 18 de *Virages* ne serait-ce que pour découvrir l'auteure australienne Gail Jones. La traductrice Sika Fakambi, qui prépare la version française d'un recueil de nouvelles de Jones, y présente la traduction d'un texte d'une grande intelligence, tiré du deuxième livre (*Fetish Lives*) de l'auteure, publié en 1997. Le titre du texte, en français, est « La skiascopie (ou la science des amours) ». Il y est question d'une rencontre, par le biais d'un personnage féminin spécialiste en radiologie, du travail du symbolique, tel que le décrit la psychanalyse, et de son opposé radical, le biologique, dans son acception matérielle la plus convenue. La structure du récit élabore un savant tissage où l'« ontologie réductrice », selon les termes de Jones, de l'approche médicale, encline à chercher la substance de l'âme dans la personne physique, qui en serait la cause, croise la mystique chrétienne, propre de son côté à nier le corps par des opérations d'ascèse et d'abstinence sexuelle. Le thème de la pureté intérieure, dans le texte de Jones, s'exerce par deux narrations entrecroisées, celles de la religiosité et du scientisme, une double illusion idolâtre. D'un côté, on purifie l'âme, de l'autre, on guérit les maladies. Tel que le dit la conclusion, le cliché du radiologue (comme l'expérience du mystique) est de l'ordre de l'interstice, c'est à la fois du mensonge et de la vérité. Si le mystique aperçoit le divin et le radiologue voit l'image impossible de l'intériorité, ils demeurent quand même tous les deux loin de la découverte véritable du sens, de son parcours narratif qui fait l'originalité de tout sujet. Jones illustre bien ce mensonge, ce fantasme. L'interprétation du monde n'est pas de l'ordre du visible, mais de l'ouïe profonde, de l'entendement, signifiante lovée en soi aussi loin que dans le fond de sa mémoire oublieuse, immatérielle, et dont le corps n'est que le réceptacle de ses couches et de ses strates invisibles. L'homme doit parler pour comprendre cette vérité, cet « ensemble de plis et de replis à l'intérieur du vide », écrit Jones.



VOIX ET IMAGES. LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE, vol. 28, n° 1, « Noël Audet », automne 2002, 208 p., 13 \$. UQÀM, C.P. 8888, succ. Centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3P8, voix.images@uqam.ca

Voix et Images présente, sous la direction d'Eva Le Grand, un dossier sur Noël Audet qui comprend, en plus de quatre articles d'analyse, un entretien avec l'auteur, une bibliographie exhaustive ainsi qu'un extrait inédit d'une pièce de théâtre, *La barbrière*. Le travail du romancier Audet, dont chacun reconnaît la grande richesse, de *Quand la voile fajeille* jusqu'aux *Bonheurs d'un héros incertain*, constitue une représentation fouillée et savante de l'être québécois en terre d'Amérique. Au fil de l'entretien, l'auteur, visiblement marqué par les théories bakhtiniennes (une étude de ce dossier se penche justement sur la structure carnavalesque du roman

La terre promise, Remember !), explique que son art narratif tente, par le biais de la fiction qui transcende les considérations individuelles (au contraire du courant autobiographique), de représenter la condition multiple, dialogique, du contexte historique québécois, à peine sorti, ou pas encore émancipé, de son ancien statut colonial. À son avis, Ducharme est l'un des seuls écrivains à avoir su utiliser, sous toutes ses facettes, la particularité du français québécois, sans souci des normes linguistiques françaises qui étouffent notre différence. Et c'est un peu cela que l'on retrouve, à la manière audettienne cependant, dans l'extrait de *La barbrière*, où s'opère une mise à niveau conflictuelle, un travail d'ajustement, de comparaison et d'affirmation de la spécificité linguistique québécoise au travers du personnage de la femme-barbier, qui coupe les cheveux et rase les poils tout en ouvrant le dictionnaire, après avoir bu un peu de vin rouge, en cachette, ajustant son niveau de langage en fonction de sa clientèle, comme elle ajuste la longueur des cheveux. Ce malaise identitaire qui tire son origine de la langue fournit au romancier une matière féconde, à partir de quoi il peut jongler. Le romancier, insiste Audet, préconise un ton en narrant, et, pour lui, c'est l'humour qui, souvent, prévaut ; puisqu'il faut bien instiller du bonheur dans cette vie désolante, tout comme de l'érotisme, entre le client et son barbier que la plume féminise. Ce personnage épuise d'ailleurs les possibles ; il n'est pas rare que, chez Audet, il symbolise un complexe collectif, une sorte de « polyphonie spatiale continentale » incarnée, selon une expression de Le Grand.



La Passion
du livre

Retrouver mon LIVRE le soir...
Quel plaisir !

Impression soignée
de vos livres, périodiques
et brochures à court
et moyen tirages
(couleur ou noir et blanc)

AGMV Marquis
Imprimeur inc.

MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Montréal Tél.: 514.954-1131
Cap-Saint-Ignace Tél.: 418.246.5666
Télé.: 514.954-0004 Téléc.: 418.246.5564
Internet : agmv@agmv.com